

Vues d'ensemble

Number 279, July–August 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66985ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2012). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (279), 60–63.



The Avengers

Pour avoir su réunir sur le même écran la crème de l'écurie Marvel, Joss Whedon a gagné le respect éternel des fans de *comic books*, mais également celui des béotiens souvent largués dans l'univers très codifié des surhommes en collants. Il y avait pourtant de quoi s'y perdre : pour contrer le démoniaque Loki (Tom Hiddleston) et ses plans de destruction de la planète impliquant un cube cosmique, Nick Fury (Samuel L. Jackson), directeur de l'agence gouvernementale de maintien de la paix S.H.I.E.L.D. passe outre les ordres de ses supérieurs en appelant à la rescousse des superhéros indépendants aussi brillants qu'incontrôlables. Voici comment l'égoцентриque Iron Man (le cabotin Robert Downey Jr), le méfiant Hulk (fantastique Mark Ruffalo), le bien-pensant Captain America (Chris Evans), le très bourrin Thor (monolithique Chris Hemsworth), l'insondable Hawkeye (Jeremy Renner) et l'envoûtante Black Widow (Scarlett Johansson) tentent d'accorder leurs techniques pour le bien de l'humanité.



Et maintenant on va où?

Beau début. Dans un paysage lunaire, un groupe de femmes en noir marche d'un même pas vers le cimetière. Chacune a perdu un homme : mari, fils ou père. Il ne faut plus que cela arrive et elles feront tout pour que les guerres fratricides de religion n'atteignent plus leur village, un village de montagne isolé, cerné par des mines, où musulmans et chrétiens vivent encore dans une belle harmonie entre l'imam et sa mosquée, le curé et son église. La dernière victime d'une mine est Brigitte la chèvre qui finira en un succulent méchoui dont se régaleront les villageois rassemblés devant l'unique télévision du patelin. Mais voici que les actualités évoquent des conflits entre Arabes musulmans et Arabes chrétiens. Ça pourrait donner des idées

Venu du scénario télé (*Buffy The Vampire Slayer*), Joss Whedon orchestre avec maestria ce qui aurait pu tourner à l'overdose de *pop culture* grâce à un scénario intrigant et à un découpage impeccable, alternant séquences spectaculaires et épisodes légers. Les dialogues sont ciselés et souvent très drôles — en particulier ceux d'Iron Man, qui s'attribue les meilleures répliques. Les interventions de chaque personnage sont équitablement chorégraphiées, avec l'excellent Mark Ruffalo en cerise sur le gâteau. Son interprétation tourmentée du Dr Bruce Banner (scientifique de génie que les sensations fortes transforment en géant en vert) contribue à combler la seule faille de ce film au casting cinq étoiles : le manque d'épaisseur psychologique et donc, d'émotions. Zack Snyder avait pourtant prouvé avec *Watchmen* (2009) qu'il est possible d'étoffer ces films de genre d'une dimension tragique surprenante. Whedon s'y essaye tout de même par petites touches. Avec Hulk, donc, mais également à travers un autre personnage, l'attendrissant Agent Coulson (Clark Gregg), chef d'équipe efficace mais groupie avant tout, collectionnant les cartes Panini de ses collègues et idoles. Comme s'il n'en revenait pas d'être parmi eux aujourd'hui. Sentiment qu'il partage, sans doute, avec un autre « adolescent » : Whedon.

Pamela Pianezza

■ LES AVENGERS: LE FILM | États-Unis 2012 — Durée : 142 minutes — Réal. : Joss Whedon — Scén. : Joss Whedon, Zak Penn — Images : Seamus McGarvey — Mont. : Jeffrey Buckner Ford, Lisa Lassek — Mus. : Alan Silvestri — Int. : Samuel L. Jackson, Robert Downey Jr, Chris Vans, Mark Ruffalo, Chris Hemsworth, Scarlett Johansson, Jeremy Renner, Tom Hiddleston, Stellan Skarsgard — Dist. : Paramount.

aux hommes, toujours prêts à se battre. Alors, les femmes des deux communautés, unies dans leur désir de paix, n'hésiteront pas à saboter l'appareil télé, à brûler des journaux, à cuisiner des gâteaux au haschisch, à inventer toutes sortes de ruses qui berneront ces nigauds de mâles. Mais les choses se compliqueront lorsqu'il y aura un mort dans le tableau.

Comme pour *Caramel*, son premier long métrage, la réalisatrice libanaise Nadine Labaki tient dans son film un rôle important et flatteur. *Et maintenant on va où* est une comédie aux multiples rebondissements. Cette histoire complexe est portée par un humour efficace et une mise en scène alerte et ingénieuse. Quelques trouvailles aussi, comme ce groupe de stripteaseuses ukrainiennes engagées par nos villageoises pour divertir leurs hommes. Les quelques épisodes chantés sont charmants, mais languissants. Beaucoup de personnages sont interprétés, avec justesse, par des acteurs non professionnels. Cela donne au final un film distrayant et sympathique, mais la naïveté de la proposition initiale — combattre la guerre en en distrayant les hommes — est un peu gênante et frôle la misandrie.

Francine Laurendeau

■ WHERE DO WE GO NOW? / OU HALLA LA WEYN? | France / Liban / Italie / Égypte 2011 — Durée : 110 minutes — Réal. : Nadine Labaki — Scén. : Nadine Labaki, Jihad Hojeily, Rodney Al Haddid, Jihad Hojeily — Images : Christophe Offenstein — Mont. : Véronique Lange — Mus. : Khaled Mouzanar — Int. : Claude Baz Moussawbaa, Layla Hakim, Nadine Labaki, Yvonne Malouf, Antoinette Noufaily, Julien Farhat, Ali Haidar, Khali Bou Khalil, Samir Awad, Ziad Abou Absi — Dist. : Métropole.



Hysteria

Il y a de ces inventions qui surpassent en notoriété leur créateur. Telle est celle du vibromasseur. Troisième long-métrage de Tanya Wexler, *Hysteria* met en scène cette véridique «petite histoire du plaisir», pour reprendre le titre judicieux de la version française. Dans l'Angleterre victorienne, le jeune médecin Mortimer Granville se fait embaucher par le Dr Dalrymple, spécialiste de l'hystérie féminine. Victime de son succès, Granville se trouvera dans l'impossibilité de pratiquer, mais une invention révolutionnaire lui viendra en aide. La force du film réside dans l'exploration du contexte social entourant ladite invention. Les dialogues savoureux exposent les dichotomies entre les sexes, voire des conceptions opposées sur la sexualité féminine et la place de la femme dans la société, à la fin du XIX^e siècle. Sous des airs de comédie légère, on expose l'incompréhension misogyne du patriarcat. Selon ces messieurs, il faut soulager ces «neurasthéniques» en leur donnant du plaisir — un travail «éreinant et fastidieux», disent les médecins, avant tout destiné



The Lady

La vie d'Aung San Suu Kyi, telle que mise en scène par Luc Besson, promettait d'être une fresque épique et déchirante. Dès la séquence d'ouverture, du moins, c'est ce à quoi peut s'attendre le spectateur, confronté à une facture visuelle se rapprochant du pompeux film *Indochine* (1992) de Régis Wargnier. Tout commence lorsque de méchants rebelles (aux traits grossiers, évidemment) tuent littéralement la démocratie naissante en Birmanie, incarnée par le père de la jeune Suu. Puis, une ellipse. Devenue adulte, Aung San Suu Kyi, interprétée de façon convaincante par Michelle Yeoh, dont le jeu sobre évite la caricature, s'engage en politique. Le film présente le déchirement d'une femme face à un dilemme : la patrie ou la

au soulagement des «tensions musculaires» qui caractérisent ce fléau moderne qu'est l'hystérie. Pour certaines femmes — féministes d'avant-garde —, ce «mal» n'est rien d'autre qu'une incompetence des hommes à satisfaire sexuellement les femmes, à les considérer comme leurs égales.

Entre en jeu Charlotte, personnage le plus captivant et étoffé du film. Fille aînée du Dr Dalrymple, elle aspire à changer les mentalités, milite pour les droits des femmes, aide les démunis. Dans le rôle de cette suffragette passionnée, Maggie Gyllenhaal vole littéralement la vedette, au point qu'envisager une réécriture du point de vue de ce protagoniste serait pertinent. Si la prémisse de départ d'*Hysteria* est basée sur une invention notoire pour l'émancipation de la gent féminine, la facture cinématographique demeure plutôt convenue. Certains plans rehaussent le propos; les adresses à la caméra en début de film créent une corrélation entre les témoignages des patientes hystériques et le côté «documentaire» du fait réel. Malgré la beauté plastique du film, l'académisme de la mise en scène contribue à banaliser un sujet qui pourtant ne l'est pas. Quoique bien adaptées au caractère humoristique du film, les envolées pianistiques de Chopin sont surexploitées. Certes, certains mécanismes de la comédie s'appuient sur la répétition, mais la redondance du procédé contribue davantage à lasser le spectateur, qu'à lui soutirer le rire tant convoité.

Julie Vaillancourt

■ LA PETITE HISTOIRE DU PLAISIR | Royaume-Uni 2011 — Durée : 95 minutes — Réal. : Tanya Wexler — Scén. : Stephen Dyer, Jonah Lisa Dyer — Images : Sean Bobbitt — Mont. : Jon Gregory — Mus. : Gast Waltzing, Christian Henson — Int. : Hugh Dancy, Maggie Gyllenhaal, Jonathan Pryce, Felicity Jones, Rupert Everett — Dist. : Columbia.

famille. Outre la musique mélodramatique omniprésente, le film ne sombre pas trop, somme toute, dans le pathos. Grâce à un montage alterné efficace, le spectateur suit deux parcours parallèles, l'un en Birmanie, et l'autre à Londres, avec un David Thewlis empathique et engagé, aux antipodes de son rôle de Johnny dans *Naked* (1993).

Ce montage permet, notamment, de mettre l'accent sur l'isolement de Suu, assignée à résidence, tout en mettant en relief l'impossibilité, pour sa famille, de la visiter. La facture visuelle du film est certes très classique, mais nul besoin d'artifices lorsque le but du réalisateur était de mettre clairement l'accent sur la vie personnelle et politique de la «lady». Cela dit, certains dialogues auraient pu être élagués, ce qui aurait permis au film d'avoir un côté légèrement plus contemplatif et, par conséquent, moins démonstratif. Évidemment, Luc Besson a un parti pris pour Aung San Suu Kyi, et ce film constitue un hommage à son courage, tout comme la chanson *Walk On*, de U2, soulignait sa détermination. En somme, le film de Besson témoigne d'une admiration et d'un amour évident pour la Birmane aux fleurs exotiques dans les cheveux. Un amour qu'il parvient, par un habile usage du gros plan, à transmettre au spectateur.

Maxime Labrecque

■ LA DAME | France / Royaume-Uni — Durée : 132 minutes — Réal. : Luc Besson — Scén. : Rebecca Frayn — Images : Thierry Arbogast — Mont. : Julien Rey — Mus. : Eric Serra — Int. : Michelle Yeoh, David Thewlis, William Hope — Dist. : Métropole.



Men in Black 3

Avec dix ans d'écart entre lui et son prédécesseur, il fallait enjamber le fossé technologique qui s'est creusé dans l'industrie en l'espace d'une décennie; en matière d'effets spéciaux, dix ans, c'est énorme. Première constatation, le pari technique des studios Amblin Entertainment est réussi. Ce *Men in Black 3* n'a rien à envier aux films d'aventures ou de science-fiction les plus récents et saura sans doute séduire les amateurs. Par contre, les fanatiques de la franchise risquent fort de trouver ce troisième volet fade et sans piquant. On peut en effet se demander ce qui, en dehors de considérations purement mercantiles, a pu décider les créateurs de la célèbre franchise de reprendre du collier après si longtemps. À l'instar de la quasi-totalité du cinéma d'action américain, le scénario



Poulet aux prunes

En voyant la deuxième réalisation du tandem Marjane Satrapi-Vincent Paronnaud, *Poulet aux prunes*, successeur du magnifique *Persopolis*, on éprouve un sentiment d'amère déception. Cette fois, l'animation a cédé la place aux prises de vue réelle (ou presque, comme l'atteste le très hilarant épisode animé avec Azraël) et à un casting impressionnant mené de bout en bout par le singulier Mathieu Amalric. C'est un second opus audacieux que nous offre le tandem de bédéistes-réalisateurs, nous proposant, parallèlement aux réminiscences convoquées par la mémoire de Nasser, musicien torturé sur son lit de mort, une revisitation des genres cinématographiques assez inspirée. Ainsi chaque jour restant à Nasser à vivre est transposé dans son esthétique appropriée. Tout est à prendre pour Satrapi et Paronnaud; délires expressionnistes, éclats surréalistes, échos de mélodrame, ou encore de réalisme poétique. Des

sert de faire-valoir aux effets spéciaux et à la 3D et souffre de négligences graves.

Contrairement à ses prédécesseurs, qui avaient réussi à se démarquer, ce *Men in Black 3* nous sert des thèmes abondamment rabâchés. Nos hommes en noir, fiers Américains sauveteurs à qui tout réussit, remontent dans le temps et affrontent un ennemi horrible doté de superpouvoirs qui devra être abattu pour qu'on puisse sauver l'univers. Le scénario ultra convenu fait feu de tout bois et parvient à noyer son sujet dans une finale larmoyante totalement hors de propos. Certes, les dialogues sont mordants et les blagues de Will Smith arrachent encore quelques sourires; le duo Smith-Jones fonctionne toujours aussi bien et Josh Brolin tient parfaitement son rôle de jeune agent K. Sa ressemblance avec son double plus âgé est étonnante et constitue la seule vraie trouvaille d'un long métrage à bout de souffle. Dommage. Au final, les fans de la série y trouveront sans doute leur compte, mais il y a fort à parier que, pour les amateurs un peu plus exigeants, *Men in Black 3* ne sera finalement qu'un opus de plus à ajouter à la longue liste des films américains du même genre. Aussitôt vus, aussitôt consommés.

Charles-Henri Ramond

■ HOMMES EN NOIR 3 | États-Unis 2012 — Durée : 106 minutes — Réal. : Barry Sonnenfeld — Scén. : Etan Cohen — Images : Bill Pople — Mont. : Wayne Wahrman, Don Zimmerman — Mus. : Danny Elfman — Int. : Will Smith, Tommy Lee Jones, Josh Brolin, Jemaine Clement, Alive Eve, Emma Thompson, Michael Stuhlbarg — Dist. : Columbia.

fois, leur imagination foisonnante les guide vers des contrées complètement imprévisibles, comme le prouvera l'épisode du fils dans lequel on le retrouve adulte (le récit faisant un bond en avant de quelques décennies) menant sa vie de banlieusard américain. Le tout évoquant une très mauvaise sitcom américaine

Cinglant à souhait. Cette liberté prise, autant sur la chronologie du récit que dans sa forme, certes se fait attrayante mais devient immanquablement une limite au film lui-même. Les personnages deviennent prisonniers d'un univers confus dans lequel ils peinent à s'incarner. L'enchaînement entre les divers épisodes manquera très rapidement de rythme et de teneur. Comme le dit le maître de Nasser qui est venu parfaire son talent de violoniste : «Tu as la technique... mais ce qu'on en entend, c'est du vide». Au final, quelques personnages s'en tirent bien — la brève mais mémorable apparition de Chiara Mastroianni, en fille mélancolique qui a du mal à survivre à ses excès —, d'autres arrivent à maintenir un intérêt irrégulier (le personnage de la femme, de l'ange du mal). Pourtant, c'est quand on n'attend plus rien de lui que *Poulet aux prunes* nous rattrape et touche, le temps d'un mélo romantique couvrant à peu près le dernier acte. Par ce court récit d'un amour impossible, illuminé par la beauté bouleversante de Golshifteh Farahani, le film trouve là, tardivement, son souffle véritable. C'est cette histoire, ces acteurs, qu'on aurait aimé suivre.

Sami Gnaba

France 2011 — Durée : 91 minutes — Réal. : Marjane Satrapi, Vincent Paronnaud — Scén. : Marjane Satrapi, Vincent Paronnaud — Images : Christophe Beaucarne — Mont. : Stéphane Roche — Mus. : Olivier Bernet — Int. : Mathieu Amalric, Maria de Madeiros, Golshifteh Farahani, Édouard Baer — Dist. : Alliance.



Pourquoi tu pleures?

Katia Lewkowicz a beau s'inspirer du (sous-)genre *comédie de mariage* pour tracer le canevas de son premier long-métrage, il reste que la matière dramatique qui l'habite, elle, s'accomplit sur un ton nettement plus grave. Au climat sans cesse menacé par la souffrance sourde de son protagoniste dépassé par ce qui lui arrive, *Pourquoi tu pleures?* relate la solitude d'un homme qui est en voie de se marier, mais dont les quatre derniers jours avant l'heureux événement bouleverseront toutes les certitudes. À la soudaine «disparition» de sa fiancée, dont les motifs demeureront flous même à son retour (Arnaud est désorienté, seul à prendre toutes les décisions), s'ajoutera la rencontre (salutaire?) d'une chanteuse de cabaret rencontrée le soir de son enterrement de vie de garçon. Rencontre qui se mue au fil de ces quelques jours en une amitié sexuelle, à laquelle la réalisatrice porte une attention toute particulière. Tirailé entre passion et raison, à la recherche

constante de lui-même, le personnage d'Arnaud traverse le film avec de grands airs de celui «qui ne sait pas trop», en état de mélancolie introvertie, aussi délicate que bouleversante. Dans son sillage s'offrent au spectateur des personnages secondaires sympathiques infusant à l'ensemble une dose de légèreté comique fort bienvenue dans le quotidien livide d'Arnaud.

Regrettable cependant que la réalisatrice fasse autant état de leur présence dans le récit, sans pour autant leur octroyer une «enveloppe dramatique» plus consistante. Tous ou presque, hormis la sœur complice, paraissent imperméables au désarroi de leur ami, s'agitant autour de lui dans une indifférence et une passivité assez repoussantes. En cousin français au Léonard de *Two Lovers*, le chanteur Benjamin Biolay, l'interprète d'Arnaud, diffuse une forme d'élégance mélancolique étonnamment naturelle, à laquelle s'accorde très justement la mise en scène de Lewkowicz, nerveuse, collant au plus près des corps, photographie grisâtre à l'appui sondant l'intériorité de son protagoniste. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'avec ce premier film imparfait et néanmoins personnel, Lewkowicz nous livre une vision franchement pessimiste sur l'engagement et le mariage, trouvant son image la plus juste dans ce plan (répété) d'Arnaud, pleurant, en position asilaire contre le mur, le jour de son mariage, seul...Troublant et cinglant.

Samy Gnaba

■ France 2011 — **Durée:** 99 minutes — **Réal.:** Katia Lewkowicz — **Scén.:** Katia Lewkowicz, Marcia Romano — **Images:** Laurent Brunet — **Mont.:** Célia Lafitedupont — **Mus.:** Benjamin Biolay, Marc Chouarain — **Int.:** Benjamin Biolay, Emmanuelle Devos, Valérie Donzelli, Sarah Adler — **Dist.:** Funfilm.



Virginia

Sans sombrer dans le misérabilisme larmoyant, *Virginia* présente les travers de familles qui malgré leurs infortunes, aspirent au rêve américain, à la promesse d'une vie meilleure. Thème plutôt banal renvoyant pratiquement à la genèse du cinéma, cette quête de héros ordinaires est passablement bien orchestrée dans cette première réalisation de Dustin Lance Black. Dans une petite ville de Virginie, une mère monoparentale mentalement instable tente d'élever son fils illégitime. Mais la relation extraconjugale qu'entretient Virginia depuis 17 ans avec le shérif mormon, marié et père de deux enfants, s'avère néfaste pour le climat familial. La diégèse expose la relation mère-fils sous ses travers, malgré l'amour inconditionnel qui lie ces deux êtres. Ainsi, le film se présente davantage comme un regard doux-amer sur le rêve américain d'une famille moderne, plutôt que comme un drame sur la maladie mentale. Dans le rôle de cette mère schizophrène «fonctionnelle», Jennifer Connelly offre une interprétation émouvante évitant les clichés et le

maniérisme, tout en révélant son sens de la comédie. Si Dustin Lance Black a scénarisé plusieurs films à caractère biographique, dont *Pedro*, *Milk* et plus récemment *J. Edgar*, *Virginia* est pour sa part semi-autobiographique, puisque le réalisateur fut élevé dans un environnement mormon par une mère handicapée.

Du portrait d'Harvey Milk à celui de Virginia, une tendance se dessine dans la caractérisation de ces personnages complexes et attachants, où marginalité se conjugue avec sacrifice personnel. Lauréat de l'Oscar du meilleur scénario pour *Milk* en 2009, Black confirme son talent scénaristique, mais démontre qu'il peut transposer son univers de mots en images. Dès le générique, l'aspect ludique des animations évoquant l'univers d'*Alice au pays des merveilles*, renvoie au monde imaginaire de Virginia. Les images colorées de Virginia Beach (tournées au Michigan) et les manèges illuminés du parc d'attractions symbolisent la folie de Virginia, tel le parc Belmont que chantait Diane Dufresne. Loin de porter la puissance émotive de ladite chanson, le film traduit une direction artistique imaginative (les bouteilles d'eau aux couleurs irisées), insufflant vraisemblance au monde particulier dans lequel évolue Virginia. Cependant, cette frontière entre réalité et imaginaire aurait gagné à être davantage transgressée, exploitée et stylisée, afin de rendre le dénouement du film et son propos sur la schizophrénie plus éloquent, tout en renforçant la signature visuelle de l'ensemble.🌀

Julie Vaillancourt

■ États-Unis, 2012. — **Durée:** 111 minutes — **Réal.:** Dustin Lance Black — **Scén.:** Dustin Lance Black — **Images:** Eric Edwards — **Mont.:** John David Allen, Beatrice Sişul — **Mus.:** Nick Urata — **Int.:** Jennifer Connelly, Ed Harris, Emma Roberts, Harrison Gilbertson — **Dist.:** Séville.